

## Des nouvelles de France

Jacques Kermabon

---

Numéro 116-117, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2004). Compte rendu de [Des nouvelles de France]. *24 images*, (116-117), 69–70.

# Des nouvelles de France

par Jacques Kermabon

J'écoute toujours avec beaucoup d'admiration ceux qui sont capables de restituer en quelques formules les évolutions fortes, les points faibles, les traits saillants, les perspectives d'avenir d'une filmographie nationale. On me dit qu'à l'étranger, on repère assez vite un film français au point même parfois de s'en gausser. Ici, à Paris, je me sens terriblement myope, incapable de voir autre chose qu'un ensemble disparate truffé de tellement d'exceptions qu'elles découragent toutes mes velléités de synthèse. Par quel bout prendre le cinéma français pour en mieux rendre compte ?

Le premier mot qui me vient à l'esprit est « engorgement ». Au cours du festival de Paris, qui s'est tenu début avril dans une légitime indifférence, une des rencontres dont il était émaillé posait cette question : « Tournez-vous trop de films en France ? » La formulation un brin provocante – se plaint-on que la mariée soit trop belle ? – n'en désigne pas moins une réalité : depuis 2001, la France a dépassé le cap symbolique des 200 productions annuelles<sup>1</sup>. Même le cinéphile le plus assidu trouve difficilement le temps de voir tout ce qui lui est proposé. Combien de fois nous surprenons-nous, trois semaines après la sortie d'un film qui avait su éveiller notre désir, de constater qu'il ne passe plus que le vendredi à 14h dans une minuscule salle d'un quartier éloigné. Et quand, par exemple pour les césars, on consulte la liste de la production annuelle, on n'est même plus surpris de lire des titres de films dont l'existence nous avait échappé. Pour exister, un film doit miser sur une sortie coûteuse, frapper fort et vite. En mars-avril sont ainsi sortis *Immortel*, d'Enki Bilal, 400 copies, *Les choristes* de Christophe Baratié, 522 copies, *Agents secrets* de Frédéric Schoendoerffer, 370 copies, *L'incruste* de Corentin Julius et Alexandre Castagnetti, 400 copies. Le 7 avril, à trois jours des congés de Pâques, il était difficile d'échapper à Jean-Jacques Annaud et à ses *Deux frères*, la plus grosse production de l'année (59,66 millions d'euros), sortie sur 739 copies. Chez les professionnels, on appelle cela la bonne santé du cinéma français, auscultée à chaque instant par le Centre national de la cinématographie, lequel communique chaque mois un bilan compara-



S21, la machine de mort khmère rouge de Rithy Panh.

tif des entrées, avec force camemberts et autres repères tangibles<sup>2</sup>.

« Les premiers films dopent le cinéma français », titrait, dans son numéro du 16 avril, l'hebdomadaire *Le film français*. N'étaient pas là signalées de ces premières œuvres fragiles aux maigres budgets, celles, prometteuses à propos desquelles on dit que l'auteur a voulu tout y mettre et qu'on défend avec une once de commisération, mais de vrais succès populaires qui dépassent allègrement toutes les espérances. *Podium*, adaptation par l'auteur lui-même, Yann Moix, de son roman qui relate l'itinéraire d'un sosie de Claude François, a dépassé la barre des 3,5 millions d'entrées. Des personnes de confiance me l'ont décrit comme d'une vulgarité affligeante. *Malabar Princess* de Gilles Legrand a créé la surprise en devançant *Big Fish* de Tim Burton en première semaine. *Les choristes* est aussi un premier film et *Une vie à l'attendre*, réalisé par un ancien journaliste du magazine *Studio*, Thierry Klifa, avec ses plus de 800 000 entrées, constitue un autre succès. Et de brandir l'étendard du cinéma populaire de qualité.

Ce n'est pas faux. À côté de l'insipide *Deux frères*, la veine sentimentale de *Une*

*vie à l'attendre* tient plutôt la route et, dans leur genre, *Agents secrets* et *Les choristes* remplissent largement leurs contrats. Le premier, peignant le monde des renseignements comme un entrelacement de décisions opaques, de parties d'échecs qui mettent des vies en danger, trouve une voie, un réel suspens en opposant le facteur humain aux froides logiques politiques. L'autre, adapté de *La cage aux rossignols* de Jean Dréville (1945), relève du bel ouvrage. L'action se déroule en 1949, les tractions Citroën sont garanties d'époque. Les acteurs, tous excellents, Gérard Jugnot en tête, font mouche entre formules de tous les jours et mots d'auteur, la musique adoucit les mœurs et nous fait monter les larmes aux yeux. Un spectacle.

On ressent toujours un peu de douleur de voir autant de spectateurs se précipiter sur des productions aussi éloignées de ce que nous estimons être le meilleur du cinéma. Une résistance économique s'organise. En avril s'est tenu à Paris un Salon des refusés qui regroupait une programmation d'œuvres documentaires qu'aucune chaîne de télévision n'a présentées. On réfléchit à des modes de diffusion alternatifs. Des groupes de cinéastes réclament

avec de plus en plus de force la possibilité de limiter le nombre de copies d'un film, arguant, à juste titre, que la plupart des productions ne peuvent s'offrir une coûteuse vitrine promotionnelle et que certains films ne peuvent trouver leur public que sur le long terme, à la faveur d'un bouche à oreille favorable. Tous ces arguments sont légitimes, ils n'empêchent pas qu'en toute honnêteté, on reste bien en peine d'opposer à ce cinéma du samedi soir des œuvres à la hauteur. Ceux qui, récemment, nous ont le plus comblé et surpris s'appellent Resnais (*Pas sur la bouche*), Rohmer (*Triple agent*), Straub (*Une visite au Louvre*). La jeune génération n'a pas encore trouvé ses marques. On espérait Orso Miret à Cannes (après *De l'histoire ancienne*, 2000, il vient de terminer *Le silence*). Faudra-t-il attendre Venise? On aimerait avoir des nouvelles de Pascale Ferran, on guette les prochains films d'Arnaud Desplechin, d'Emmanuel Finkiel, de Laurent Cantet, des frères Larrieu, de Christophe Blanc. Parmi les récentes sorties, *Wild Side*, de Sébastien Lifshitz, a déçu. Cette relation d'amour triangulaire entre une transsexuelle prostituée, un prostitué bisexuel et un Russe clandestin, plongeur dans un restaurant, qui pourrait virer au sordide ou au racolage, tend au contraire vers une certaine pureté et une authenticité des sentiments. Hélas, le parti pris d'entremêler présent et éclats du passé, ce côté pages arrachées à l'itinéraire de ces personnages tourne court. On sent combien la mise en scène cherche une manière de représenter les scènes de sexe d'une façon singulière, combien, à d'autres moments,

la caméra immobile tente de restituer du naturel, mais tout cela, plus appliqué qu'inspiré, demeure au stade des intentions.

Mais finalement il suffit d'un film pour maintenir la flamme du cinéma français. J'en citerai trois. Deux émanent de la chaîne Arte : le documentaire de Rithy Panh et le premier long métrage de fiction d'Arnaud des Pallières. Pour dire l'horreur du génocide cambodgien, *S21, la machine de mort khmère rouge*, confronte, dans un des anciens centres de détention et de torture aujourd'hui à l'abandon, les mémoires de bourreaux et de rescapés en les incarnant dans des gestes, des scènes, des commentaires de documents. C'est l'inhumanité filmée à hauteur d'homme pour penser l'impensable. De son côté, des Pallières a signé en solitaire *Adieu*, un récit polyphonique qui entrecroise plusieurs destins d'aujourd'hui, un homme contraint de fuir l'Algérie et une famille de paysans dont un des fils vient de mourir. D'une rigueur magistrale et d'un rythme envoûtant, *Adieu* orchestre paroles, textes, musiques, témoignages, silences, émotions, questionnements sentimentaux et métaphysiques, au plus près de la matière du monde et mis en perspective à travers un kaléidoscope d'interrogations. Diffusé en avril sur Arte, *Adieu* devrait sortir en septembre sur grand écran.

*L'esquive*, enfin, deuxième long métrage d'Abdellatif Kechiche (*La faute à Voltaire*), est sans conteste la révélation de ces derniers mois. Il vaut plus que ce que la rumeur colporte, Marivaux en banlieue parisienne, confrontation de langages, de deux mondes. Relié direc-

tement au cœur d'une réalité contemporaine, là où la cité palpite, aime et souffre, *L'esquive* ne restitue pas pour autant une copie servile de ce monde, mais au contraire le restitue à travers une mise en scène à l'intelligence sensible. Il réinsère cet univers trop souvent donné comme autre, pittoresque, dans le mouvement des sentiments universels sans rien lui faire perdre de sa singularité et de sa richesse.

Entre un cinéma populaire en bonne forme et un art et essai plutôt atone, au moment où vous lisez ces lignes, le Festival de Cannes a peut-être déjà redistribué les cartes. À l'heure où j'écris, la sélection sous les yeux, je n'en ai pas l'intime conviction. ◀

1. Sources : « La production cinématographique en 2003 » disponible sur [www.cnc.fr](http://www.cnc.fr). Le nombre des films agréés (incluant les coproductions) a vu une croissance quasi régulière entre 1994 (111 films) et 2003 (212 films). 37 % des films français agréés en 2003 sont des premiers films contre 41 % en 2002 et 31 % en 2001. Au total le nombre des premiers et deuxièmes films représente 52 % de la production de films d'initiative française.

2. Extrait du bulletin du 20 avril : « Depuis le début de l'année, les entrées dans les salles s'élèvent, selon les premières estimations du service des études, à 50,26 millions d'entrées, soit 2,7 % de plus que sur la même période en 2003. Sur les 12 derniers mois écoulés, la fréquentation est estimée en diminution de - 1,7 % pour atteindre 175,84 millions d'entrées. [...] La part de marché des films français est estimée à 42,1 % depuis le début de l'année, contre 41,5 % en 2003 sur la même période. La part de marché des films américains est estimée à 46,6 % depuis le début de l'année, contre 46,2 en 2003 sur la même période. Sur les 12 derniers mois, la part de marché des films français est estimée à 35 % et celle des films américains à 53 % ».



*L'esquive* de Abdellatif Kechiche est sans conteste la révélation des derniers mois en France.